

a chant son secret, comme Isis ses mystères sous les triples voiles des vierges. Elle allait revenir ! Dieu lui envoyait cette récompense inespérée pour le rémunérer du bien qu'il venait de tenter de faire à une pauvre âme endolorie.

Il ne dormit guère de la nuit, et le lendemain se sentant incapable de manier un pinceau il se promena dans la campagne de Rome. Une lettre de la princesse l'attendait.

Il courut au palais et trouva près du lit de Mercédès Josefa évalaut une bruyante tendresse maternelle.

— Venez, monsieur Gualbert, dit la Brésilienne, vous me voyez au désespoir, cette enfant s'attache à me désespérer. Oh ! ces fièvres paludéennes sont plus terrible encore que je ne le pensais ! Je crois qu'elle délire. Croiriez-vous qu'elle s'est levée tantôt et qu'on l'a rapportée d'une église complètement évanouie... Depuis elle divague... me parle de rentrer à Paris... S'il ne s'agissait que de cela, j'y consentirais encore. Je préfère la France à l'Italie, moi ! Mais dans son délire Mercédès songe à rendre sa dot à son père, et à retourner près du prince Ypsolani.

— Eh bien ? demanda Landry.

— N'est-ce pas le comble de la folie.

— C'est le triomphe du dévouement sur l'égoïsme-madame, et le jour où la princesse accomplira ce sacrifice, nous n'aurons pour elle ni assez de respect ni assez d'affection !

— Je le ferai, Landry je le ferai ! murmura la malade...

Dans l'église Dieu m'a parlé comme vous... J'ai bien souffert ! plus que vous ne le croyez, car vous n'avez pas compris...

— Mercédès ma sœur, répliqua le jeune homme, vous n'avez rien à m'apprendre. Dieu vous bénira, et vous donnera le bonheur dont vous doutez encore !

— Ainsi vous la soutenez contre moi ? Vous m'accusez...

— Je crois que vous accompagnerez votre fille en France, madame...

— Moi ! jamais de la vie ! Je ne pardonne pas à Bozan de Breuil de m'avoir ruinée...

Landry revient auprès de Mercédès.

— Votre mère refuse de quitter Rome, dit-il, vous êtes trop malade pour partir seule... Mais Dieu nous vient en aide, la famille Paulin Gualbert arrive ici pour quelques semaines; quand le congé de mon oncle prendra fin, nous retournerons à Paris avec sa famille. Guérissez-vous afin d'être alors forte et joyeuse.

— Vous avez raison, répondit Mercédès, je mourrais en route si je partais maintenant.

Elle ajouta d'une voix humble et douce :

— Ce n'est point une raison pour différer ce que j'ai résolu d'accomplir. Envoyez ici mon banquier et mon notaire. Je vais me débarrasser des choses de ce monde qui me pèsent le plus.

Le jeune homme la quitta, mais le soir il revint. Mercédès lui parut plus pâle et plus faible, et pourtant ses yeux brillaient doucement et un sourire effleurait ses lèvres.

— Tout est fini, dit-elle ; l'argent que je possédais, converti en bons de banque est parti pour Paris à l'adresse de mon père, et j'y ai joint une somme considérable qui m'a été prêter sur mes diamants... Enfin, j'ai écrit à mon mari une lettre affectueuse, en lui envoyant mon testament.

— Vous ne mourrez pas, Mercédès vous ne mourrez pas ! l'amour de tous vous fera vivre.

— Je m'en irai plus vite que vous ne croyez, Landry, et vous le dirai-jé, je ne le regrette pas. Pauvre futile créature ! à quoi étais-je bonne ? Il me manquait les grandes qualités de la femme, et l'indulgence dont on aurait couvert mes fautes passées,

n'eût point empêché que j'en gardasse le souvenir... A 1951, ajouta-t-elle, de tous mes bijoux, j'ai gardé cette petite bague ; elle n'a pas de valeur, vous pouvez l'accepter...

Le reste de la soirée se passa dans une causerie intime qui ranima Mercédès. Le lendemain elle écrivit à Landry un billet qui le fit accourir.

— Je vous en prie, dit elle, offrez à votre famille l'hospitalité de ce palais. Madame Gualbert y sera mieux que dans un hôtel, et ma mère m'a promis de n'y plus donner de fêtes... Peut-être comprend-elle la vérité. Il me serait doux de songer que j'ai près de moi des Français avec qui je pourrais parler de votre vaillante Clotilde. Dieu la fasse heureuse ! Je ne connais pas de fille plus parfaite et plus digne des félicités de ce monde !

— J'accepte au nom de ceux que j'aime, princesse.

Deux jours après la famille Paulin arrivait à Rome et s'installait dans le palais de Mercédès.

Toutes les préventions d'Amice et de sa mère contre la princesse s'évanouirent quand à la place de cette mondaine qui avait rempli Paris de son luxe orgueilleux et de sa frivolité, elles trouvèrent une jeune femme dont le front s'estompait déjà sous les doigts maigre de la mort.

— Du reste dès le lendemain une longue lettre d'André les mettait au courant de l'acte vraiment héroïque de la pauvre créature, M. Bozan de Breuil, grâce aux millions que lui avait dressés sa fille, venait de mettre entièrement ordre à ses affaires et de satisfaire ses derniers créanciers. En même temps Landry apprenait une grande nouvelle, celle de la demande en mariage de sa sœur par M. Besnard, propriétaire du magasin des Deux Mondes. Le jeune homme poussa un cri de joie : " Aussitôt après la célébration du mariage, nous partirons tous pour l'Italie, " ajoutait André Gualbert.

Mercédès elle aussi, avait reçu deux lettres : l'une de son père qui lui envoyait sa bénédiction en la suppliant de vivre pour être désormais heureuse, car toute sa tendresse lui était rendue. Il pouvait affirmer que la nouvelle " Société " entée sur la première donnerait de magnifiques résultats. L'autre était de la princesse Ilona. Pour la première fois elle appelait Mercédès sa fille, et lui affirmait que Mikkoël lui rendait la tendresse des premiers jours. Elle ajoutait que si sa santé le lui eût permis, elle serait immédiatement partie pour Rome, mais que le prince s'y rendrait pour veiller lui-même à sa guérison et à son retour en France...

Ce fut à l'ombre de la Ville Eternelle que ces cœurs diversément agités cherchèrent la paix et la consolation. Amice, vêtue de noir, ne se cachait point d'un deuil qu'au fond de son cœur elle croyait devoir durer toute la vie.

Un soir que toute la famille Gualbert entourait la chaise longue de Mercédès, le regard de tendre affection dont Landry enveloppait sa cousine fut compris par Mercédès. Elle ferma les paupières, et se recueillit un moment comme si elle souffrait davantage, mais la force qu'elle venait d'apprendre à puiser en dehors d'elle-même, afflua soudainement dans son âme, et un sourire d'une incomparable sérénité reparut sur ses lèvres.

Une semaine plus tard Mercédès pleurait dans les bras du prince Ypsolani, et l'on attendait à Rome, Clotilde devenue l'heureuse femme de M. Besnard, et que la petite Milie ne devait plus quitter.

FIN.